

## BONNARD

Monsieur le député Bernard Bonnard n'avait pas modifié ses critères depuis quarante ans. Ils les aimait jeunes et sautillantes et se moquait de leur niveau d'études. Il évitait les « filles et nièces de », trop de complications en cas de complication, risque d'être pris au sérieux dans les rêves de mères prêtes à vendre leur poulette fraîche à un homme si bien placé, si sympathique, inspirant confiance par sa naturelle propension à rendre de menus services, à tenir une porte, à vous apporter un verre et une serviette lors des cocktails.

Dans les années soixante dix, en pleine libération sexuelle, son ENA bouclée, il avait décroché un poste d'attaché ministériel dans le staff de madame Simone Weil. Les soirées avaient changé de standing et les demoiselles devenaient entreprenantes avec le trentenaire fringant aux boucles châtain clair et aux yeux couleur d'huître dans lesquels elles se pâmaient en sirotant leur boisson colorée ou un joint odorant. Elles racontaient aussi facilement leurs exploits amoureux que sportifs. Les avortements clandestins payés par les riches familles étaient l'occasion de visiter la Suisse, la contraception gagnait du terrain après quelque mauvaise expérience. C'était un temps sans SIDA, les antibiotiques traitaient les MST.

En 1975, lors des débats sur la loi qui rendit sa patronne immortelle, Bernard participait à des clubs qui s'appelleraient plus tard « think tanks » où les courants d'opinion se frottaient sur tous les sujets mais la plupart du temps revenaient à ce bouleversement de société que madame Weil allait introduire dans une France encore attachée à ses vieilles valeurs chrétiennes distillées au sein des mères et cristallisées dans les gâteaux des grands mères en Normandie ou en Corrèze. La vie, don divin ne nous appartient pas, le septième commandement nous intime de ne pas tuer, déjà qu'il faut parfois faire la guerre et que tous n'en reviennent pas, l'oncle Paul aurait bien voulu, lui, revenir du front et faire des enfants à sa Louison.

Au bout de quelques jours d'apartés dans les couloirs feutrés du pouvoir républicain, l'attaché Bonnard sentit émerger une ligne de force qui pouvait servir la loi en cours de rédaction. Tous les arguments rationnels étaient faillibles au vu des considérations éthiques. Bien sûr, il valait mieux qu'une jeune fille pauvre puisse bénéficier de l'assistance hospitalière d'Etat que de faire une septicémie après un ramonage au cindre dans une obscure cuisine. Mais il restait le problème du choix.

Madame Weil avait dans la seconde partie du texte, prévu un dispositif permettant à celle qui ne souhaitait pas avorter d'être prise en charge avec son enfant jusqu'à l'entrée à l'école, l'estimation incertaine du coût de l'opération faisait tiquer plus d'un député de la majorité.

Ces arguments économiques encourageaient plutôt la masse masculine contre le projet. Pourtant un seul petit mot glissé en fin de conversation faisait se lever un sourcil entendu entre hommes qui se comprennent : dans le fond c'est plus simple !

Les hommes aiment la simplicité, les objets qu'ils inventent ont toujours permis de produire plus en travaillant moins. La paresse est un excellent moteur de l'invention !

Donc en octroyant aux filles peu futées qui ne prenaient pas la pilule de se faire avorter, les hommes se trouvaient par là même déchargés de leur responsabilité et cela aux frais de l'Etat. La loi ne prévoyait rien sur la responsabilité paternelle encore protégée par l'impossibilité de faire les tests ADN qui ne verraient le jour qu'une décennie plus tard.

Les femmes revendiquant le droit d'user de leur ventre comme il leur semblait, déchargeaient elles mêmes leur partenaire de toute implication sur les conséquences d'un acte consenti ou non. Ils avaient vite compris où était leur intérêt et les vitupérations au perchoir ne servirent qu'à donner à leur reddition, l'apparence de la magnanimité virile qui sied à un homme de bien qui ne cherche que le bonheur de sa compagne, manœuvre classique répétée à la maison. Le texte et son organisation structurelle entrèrent dans le ventre de la société dans un orgasme de liberté, de facilité, de bons sentiments affichés.

Tapis dans les forêts congolaises sautant du singe à l'homme, il attendait son heure. Le premier cas de VIH datant de 1959, l'épidémie profita des campagnes de vaccination contre la polio dont les seringues et pistolets injecteurs étaient réutilisés par les prostitués des zones urbaines. Les voyages formant la jeunesse et accélérant les échanges internationaux, en 1981, les saturday night fevers plongent la communauté homosexuelle californienne dans une hécatombe sidéenne. Le business des préservatifs s'en trouve relancé après une période de déclin face à la pilule contraceptive. Mais la maladie n'est pas sexiste et la pandémie s'étend apparemment aux femmes, aux hétérosexuels et aux enfants. L'OMS qui cherchait en 1972 à « cuisiner un virus qui détruirait de façon sélective les cellules T d'un individu, une immunodéficience acquise », lie le VIH aux différentes formes du SIDA. Les apprentis sorciers déchaînent au profit du business pharmaceutique un tsunami que les rares tentatives de recherche sur la vaccination préventive n'ont à ce jour jamais endigué et pour cause. Le dahu change de forme et saute les barrières virtuelles établies pour la pérennité des laboratoires de recherche.

Bernard Bonnard maintenant retraité bobobio milite dans une association d'aide aux jeunes femmes célibataires, il verse son obole

annuelle à la recherche médicale et enlace sa femme, épousée sur le tard, en espérant l'enfant de la dernière chance.

Hélas, les perturbateurs endocriniens qui depuis cinquante ans se sont déversés dans les fleuves jusqu'à la nappe phréatique, ont pénétré les biberons, l'alimentation de toute la vie de cette génération, ont appauvri les spermatozoïdes et débilité les ovules. L'espoir en l'incubateur trans-humain est un rêve encore chimérique.

Il reste bien l'adoption mais les réseaux officiels sont lents et les clandestins incertains. Leurs amis et voisins se désolent autour d'un fils d'origine rwandaise, rescapé nourrisson du massacre Hutu-Tutsi et qui les hait copieusement. Le collège lui a ouvert les yeux sur l'horreur de l'esclavage et l'incurie des ancêtres de ceux qui l'ont arraché à sa terre natale. Il a quitté le lycée où il réussissait brillamment pour gagner au fast-food local de quoi se payer un billet à la recherche du temps perdu de ses racines fantasmées.

Les papes se dépatouillent avec un clergé pédophile ou financièrement corrompu. Les fidèles se réfugient dans les groupes de prière ou d'étude biblique en attendant que la chrétienté sorte des catacombes. Certains voilent leurs femmes pour retenir l'ouragan de la modernité et violent leurs filles qui sont bien contentes de trouver le planning familial pour éliminer le fruit de la violence masculine. Elles se font recoudre l'hymen aux frais de la sécurité sociale pour rentrer dans le rang par un mariage arrangé qui permet au cousin d'acquérir la nationalité française. Le ventre des femmes est si généreux qu'il survit aux guerres, aux génocides, à la misère et à ses turpitudes incestueuses depuis si longtemps !

On le loue pour le plaisir d'une heure ou pour neuf mois d'espoir. Les filles en pépinière participent depuis la nuit des temps au développement durable de l'espèce, en attendant la grande pandémie ou les cataclysmes climatiques qui nous sortiront de ce rêve de post modernité toute puissante.

Alors on retrouvera peut-être la raison et on respectera l'arbre et le fruit. Enfin réunis dans l'Homme, les faces mâle et femelle se regarderont avec amour et reconnaissance de ce que l'autre soit ainsi conçu différent pour un échange vrai. Comme il était écrit dans le vieux livre ...